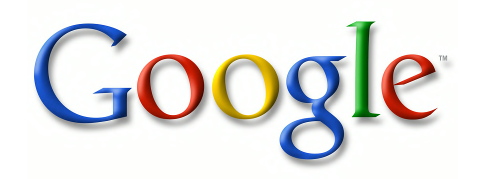
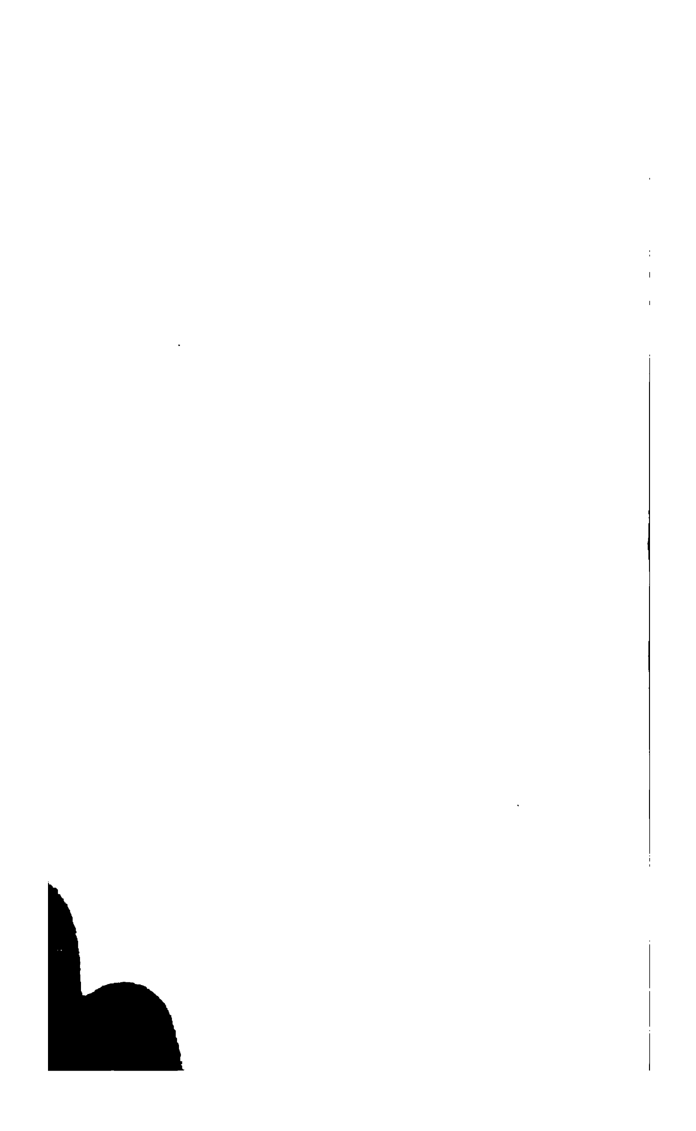



GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA





Eugène de Mirecourt

ET LES

CONTEMPORAINS

Étude et Réfutation

PAR ALT. MORAND

---

50 centimes.

PARIS
CH. NOLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Passage du Commerce, 3

1855

Eugène de Mirecourt

ET LES

CONTEMPORAINS

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, QUAI DES AUGUSTINS.

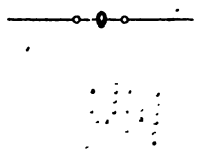
Eugène de Mirecourt

ET LES

CONTEMPORAINS

Étude et Réfutation

PAR ALTÈVE MORAND.



PARIS

CH. NOLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Passage du Commerce, 3.

—

1855

I.

Les anciens, passés maîtres en allégories justes et ingénieuses, faisaient de l'histoire une déesse éternellement chaste — juge intègre et toujours incorruptible des passions humaines.

M. de Mirecourt en a fait une dévergondée, guidée par la seule voix de ses caprices vrais ou simulés.

La Clio des anciens était inaccessible aux passions, surtout à celles de parti.

La Muse de M. de Mirecourt, au contraire, les a choisies pour compagnes inséparables et pour conseillères intimes.

C'est ce qui nous a engagé à faire et à publier ce petit livre.

Nous croyons que jusqu'ici l'on n'a fait aucune étude sur l'œuvre de M. de Mirecourt — et cependant le biographe des Contemporains fait assez de bruit et de scandale, en ce moment.

Comment expliquer le silence et la retenue qui dans le monde des lettres accueillent cette publication ?

La plupart des écrivains attaqués—ne voulant pas accepter le rôle humiliant d'accusé, que leur fait M. de Mirecourt—protestent par quelques mots contre les plus odieuses de ses insinuations, et, dignes et silencieux, laissent le flot impur suivre sa pente d'oubli.

Ceux dont la biographie n'est pas encore publiée, ont, nous en sommes persuadé, une certaine appréhension de la manière par trop cavalière dont M. Jacquot traite les gens ; et, dans la crainte d'attirer encore plus sur eux la perfide attention du hargneux enfant terrible, ils se taisent et attendent, tout en maudissant le polisson qui s'avise de donner le fouet à ses maîtres.

Les uns et les autres éludent une polémique que M. de Mirecourt cherche par toutes les voies possibles.—Ce serait donner de l'importance à

l'homme qu'ils méprisent, faire descendre sur l'écrivain obscur, un rayon de leur célébrité, et salarier ainsi les efforts d'une haine jalouse, dirigée contre leur gloire usurpée ou légitime.

Nous concevons et approuvons leur conduite.

Grâce à notre jeune obscurité nous avons, nous, une position toute différente de la leur.

Convaincu que M. de Mirecourt a commencé et poursuit une œuvre mauvaise, nous voulons le lui dire face à face,—nous voulons étudier la valeur, la portée et le but de cette entreprise scandaleuse, que le bon public nous semble tenté de prendre au sérieux et d'accepter commé un monument historique.

Puissions-nous faire comprendre à ceux qui lisent M. de Mirecourt le peu de foi qu'ils doivent ajouter aux assertions de cet écrivain !

C'est notre but, à nous ; nous allons essayer de l'atteindre.

Disons-le bien en commençant :

Nous ne prenons pas la défense systématique des hommes attaqués ou dénigrés par M. de Mirecourt. Mieux que personne nous savons combien il y a, dans notre siècle, de gloires

faussement acquises, de renommées qui s'en iront en fumée, d'illustrations qui bientôt n'auront plus d'éclat—et la croisade prêchée contre les faux dieux du temps nous verrait accourir des premiers sous sa bannière.

Mais nous combattons l'écrivain qui veut se faire un piédestal du scandale attaché à son œuvre, et s'élever sur les débris des réputations qu'il cherche à détruire par de vils et odieux libelles.

II.

Nous n'avons pas l'intention de faire la biographie intime de M. de Mirecourt; sa vie privée nous est fort incomplétement connue, et eussions-nous l'avantage de posséder un plus grand nombre de renseignements flatteurs ou désavantageux, nous n'en garderions pas moins le silence sur ce sujet délicat.

Enumérons seulement, aussi sommairement que possible, les ouvrages que nous savons avoir été publiés par l'auteur des biographies contemporaines.

M. de Mirecourt débute en 1838 par un roman en deux volumes, intitulé : *Sortir d'un rêve.*

En 1839, il donne en collaboration avec M. Leupol : *La Lorraine historique et pittoresque.*

M. de Mirecourt que les lauriers de Guizot, Thierry, Sismondi empêchaient probablement de dormir, prétend dans cet ouvrage consacrer une méthode nouvelle d'écrire l'histoire. Il prend des faits historiques qu'il dramatise en scènes dialoguées.—C'est ce qu'il appelle : ne pas faire l'histoire à la manière de dom Calmet.

On méconnaît le chef de la nouvelle école historique, et son œuvre réformatrice n'obtient pas l'ombre du succès.

En 1841, paraît *le Lieutenant de la Minerve.*

En 1847, *Madame de Tencin.*

En 1842, *Hélène, histoire d'un rosier.*

En 1850, il publie *Masaniello*, roman révolutionnaire, où il nous apprend que les grottes du Pausilippe sont remplies de pierres druidiques et que Vauban était un sot en fait de fortifications.

En 1851, *la Dernière Marquise* [1].

[1] Ce roman est donné en prime aux abonnés du *Voleur*. Ce n'était pas la peine que M. de Mirecourt

Tous ces romans passent presque inaperçus. Les *Mémoires de Marion de Lorme*, qui ont paru en 1850, jouirent néanmoins d'une certaine vogue, grâce à une longue étude sur le siècle de Louis XIII, mise en tête du livre, et signée Méry. —Dans cette publication M. de Mirecourt suit le même plan que dans l'*Histoire de Lorraine*— et après avoir annoncé qu'il a été seulement chargé de mettre en ordre les mémoires de la courtisane célèbre, il donne encore au public.... un roman.

En 1845, M. de Mirecourt a fait paraître une brochure sur le mercantilisme littéraire, intitulée : *Maison Alex. Dumas et Cie, fabrique de romans*. Si l'amour de l'art l'a seul guidé en cette occasion, avouons qu'il y avait dans cette protestation un louable et vrai courage.

Tel était à peu près le bagage littéraire de M. de Mirecourt lorsqu'il a commencé en 1854 la publication des *Contemporains* [1].

jetât feu et flamme contre ce journal (*V.* la *Biogr. d'Ém. de Girardin*, p. 47), pour faire servir, deux mois plus tard, ses œuvres à la propagation de cette feuille, qu'il a gratifiée du nom d'*audacieuse exploitation* et de *vol organisé*.

[1] Chacun sait aujourd'hui que celui qui signe

III.

Et d'abord, l'histoire biographique et littéraire des Contemporains, telle que semble l'avoir

Eugène de Mirecourt s'appelait originairement *Eugène Jacquot*, et que trouvant dans le nom paternel un certain côté plaisant et ridicule, il y a substitué celui de son village.

Nous ne trouvons en cela rien de condamnable, et nous ne savons pourquoi certaines gens lui ont reproché cette fantaisie de fort bon goût.

Toutefois, nous ne comprenons pas que M. Eugène, né à Mirecourt, semble user du bénéfice d'une particule d'emprunt pour flageller et couvrir de mépris (*V*. Dupin) la classe bourgeoise dont il est irrécusablement issu, et nous supposons qu'il ne se fâche pas des plaisanteries que son nom primitif lui attire; il se moque des défauts physiques qu'il rencontre chez les hommes mal notés dans son esprit railleur; pourquoi voudrait-il condamner cette espèce de réciprocité?

M. de Mirecourt est, dit-on, très-fort à l'épée, au pistolet, à la boxe et à la savate. — Il menace, dit-on encore, de couper la gorge à tous ceux qui voudraient parler trop irrévérencieusement de sa manière d'écrire l'histoire. Nous donc, qui n'avons jamais fait le coup de poing, qui ne savons

comprise M. de Mirecourt est-elle possible à un seul individu ?

Avoir la prétention de connaître dans ses moindres détails la vie intime et publique de tout ce qu'il y a d'hommes marquants au XIXe siècle, se flatter d'avoir saisi jusqu'à la plus pâle nuance de leur caractère, se croire instruit des moindres faits quelque peu saillants de leur existence,—c'est, en vérité..., d'un amour-propre par trop robuste.

Cette prétention, exorbitante en tous cas, se comprendrait si M. de Mirecourt était un homme qui eût vécu 40 ou 50 ans dans l'intimité ou le coudoiement journalier des personnages qu'il semble peindre magistralement d'après nature.

Mais il n'en est rien. Malgré son bavardage et ses airs de familiarité universelle, M. Jacquot a bientôt laissé entrevoir son côté faible. Il ne connaît presque aucun de ceux dont il fait la bio-

pas manier l'épée, qui n'avons de notre vie logé une balle dans un front, pas même dans une poupée de plâtre, nous tâcherons d'être très-poli, très-retenu à son égard, ne voulant pas donner lieu à M. Jacquot de se passer ces fantaisies d'ancien rapin. — (M. de Mirecourt a été élève en peinture de M. Ingres.)

graphie, — il n'a jamais vu G. Sand, il n'a pas connu Lamennais; c'est à peine si une fois il s'est trouvé en rapport avec J. Janin.

Et, disons-le maintenant, puisque l'occasion s'en présente, M. de Mirecourt fut amené chez M. Janin par un personnage qui a joué un rôle important dans la république de 1848,—il est bon d'avoir des amis partout, vous dira M. Jacquot.— M. Janin le reçut fort bien, et critiqua avec toute la retenue possible une fort mauvaise pièce que M. de Mirecourt voulait présenter aux Français: c'est sans doute en souvenir de cette réception que l'auteur des *Contemporains* a raconté ces belles et dignes anecdotes que chacun a pu lire dans la biographie du *Prince des critiques*. Voilà toutes les relations qui ont existé entre M. de Mirecourt et M. Janin :—et ce dernier vous dira que ce jour-là M. de Mirecourt était fort poli, prodigue de courbettes et d'éloges à l'endroit de celui qu'il devait *éreinter* quelques années plus tard,—et que certes on ne pouvait guère deviner dans ce petit auteur le futur grand inquisiteur des hommes célèbres, devant servir de coqueluche aux écrivains et de croquemitaine à leurs petits-enfants.

Nous pouvons encore garantir que M. de Mirecourt n'a jamais eu aucune relation avec Alfred de Musset, Scribe, Lamartine, Rachel, etc.

M. de Mirecourt est l'un des 24,000 membres de la Société des gens de lettres, et c'est à cela qu'il doit d'avoir entrevu quelques-uns des hommes dont il a prétendu faire l'histoire (*faire l'histoire* est le mot propre).

Aux réunions, M. de Mirecourt fait, dit-on, tout son possible pour se donner de l'importance et attirer les regards. Il s'agite, gesticule, veut toujours parler et parle très-souvent—à tort ou à raison. *Devenu* grand conservateur en politique, M. de Mirecourt est un petit Catilina à la tribune des lettres. Toujours il a quelque proposition incendiaire, quelque motion *ultra*-révolutionnaire à soumettre à Messieurs de l'assemblée—et chacun de trembler quand ce fougueux tribun prend la parole.

Très-assidu aux séances, c'est là que le puissant biographe puise, glane ces anecdotes, ou prétextes d'anecdotes, dont il parsème ses livres. Court-il un mauvais bruit sur l'un de ces messieurs, — vite, M. de Mirecourt de l'enregistrer ; un collègue est-il le sujet d'une méchante

plaisanterie,—encore un paragraphe scandaleux qui trouve aussitôt place dans la biographie actuellement en confection.

C'est ainsi que ce peintre consciencieux étudie ses modèles, c'est ainsi que cet incorruptible historien recueille et coordonne ses précieux documents.

M. Eugène Jacquot s'est dit : Pour le vulgaire, les illustres écrivains, les grands politiques sont des dieux ; celui qui les connait et les approche, un demi-dieu, et la foule aime beaucoup à savoir de la bouche des demi-dieux ce que sont les dieux. Prenons donc ce rôle d'intermédiaire entre la terre et l'Olympe,—attribuons-nous cette dignité secondaire, puisque nous ne pouvons prétendre au rang suprême. Et pour que nos narrations aient tout l'attrait de la nouveauté, brodons sur le canevas du vraisemblable tout l'impossible imaginable ; inventons, c'est un moyen sûr d'être nouveau et intéressant.

C'est de là qu'est parti M. de Mirecourt pour nous inonder de ces petits faits apocryphes pris dans son cerveau, du reste fort imaginatif ; et arrangés pour la plus grande édification du lecteur sur le compte de monsieur un tel. Tout en

nous faisant croire qu'il connaissait parfaitement les hommes qu'il biographait, il a pu s'ébaudir à son aise de tel politique qui n'a pas voulu l'élever à de hautes fonctions, de ce malencontreux critique qui a eu le mauvais goût de trouver ennuyeuses ses compilations romantico-historiques, de certain poëte qui a eu l'audace de composer des vers sans lui demander avis, et finalement,—en donnant pour de l'histoire ce qui n'est que de la fable,—de la foule imbécile qui n'a jamais voulu voir en lui un grand écrivain.

« Ah ! s'est-il écrié, vous ne me donnez pas la gloire, messieurs les dispensateurs de toute renommée, vous ne voulez pas déclarer que je suis votre pair. Eh bien ! chacun à son tour ; vous m'avez sifflé, je vous sifflerai ; le public n'a pas voulu me lire : que la faute en retombe sur vous, qui m'avez déclaré mauvais ! Je dirai que vous ne valez rien non plus, que votre gloire est usurpée, et je le crierai si haut qu'on me croira.

« Tout me sera bon pour atteindre mon but. Ah ! je ne sais pas faire le roman, dites-vous ; je vous prouverai le contraire à vos dépens.

On me traitera de faussaire, on criera contre moi, on prouvera que je fabulise l'histoire.... Eh! tant mieux, morbleu! pourvu qu'il m'en revienne du scandale et du bruit.... et partant un peu de renommée. Sur ma foi! chers contemporains, demandé-je autre chose?

« Vous pensez que vos démentis ralentiront mon ardeur; ah! vraiment non. Depuis tantôt vingt ans je noircis du papier, et le public ignorant s'obstine à trouver mauvaises toutes mes productions. J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu pour attirer son attention et flatter ses passions, et je n'ai pas réussi à vaincre sa désespérante indifférence à mon égard.

« Et c'est lorsqu'une idée féconde m'est venue, c'est lorsque mon nom arrive à se répandre en se cramponnant audacieusement aux ailes des vôtres, que vous pensez me voir lâcher prise! Allons donc, vous voulez rire; vous ne savez pas qui je suis. Écoutez plutôt.

« Un jour je publie une *Histoire de Lorraine*, espérant voir le bon peuple de cette province recevoir à bras ouverts les annales de son pays: mais point; on s'aperçoit qu'au lieu de faits arrivés en Lorraine, je raconte des aventures

accomplies.... dans mon cerveau,—et mon histoire a moins d'accueil que le plus incolore des romans.

« Plus tard, je lance un factum contre le mercantilisme de M. Alexandre Dumas[1]. J'espérais faire du bruit, beaucoup de bruit.... et je ne trouve aucun écho : je retombe, ou plutôt je reste dans mon obscurité.

« La révolution éclate : je m'empresse de faire un roman révolutionnaire. Je chante Masaniello, le Marat napolitain, le dictateur terrible répandant le sang de ses maîtres. Hélas ! mon malheureux ouvrage a le sort de ses frères aînés : destiné à l'instruction du peuple, le peuple ne le lit pas,—et *Mazaniello*, ce fruit précieux de mes veilles, se moisit sans espoir dans les bas-fonds des livraisons à quatre sous.

« Désespéré, je croyais la renommée insaisissable, lorqu'une idée lumineuse m'est venue.

« Depuis deux ans le monde politique et littéraire est dans une torpeur incroyable. Les

[1] Selon nous, monsieur de Mirecourt, c'est là votre seul titre à la sympathie des jeunes écrivains, si toutefois encore le motif qui vous a poussé à cette protestation n'était pas le même qui vous guide aujourd'hui dans les *Contemporains*.



hommes d'État du règne de Louis-Philippe sont ou exilés, ou retirés des affaires ;—rallumons les cendres éteintes et remettons aux prises les passions de parti. Les écrivains célèbres trônent sans conteste, pas une voix ne s'élève pour leur disputer la palme, ou du moins proclamer qu'ils ne la méritent pas : soyons cette voix, détrônons les princes de la plume ; je n'ai pu les égaler par le talent et le génie,—je les accablerai sous les traits envenimés de la haine et de l'envie.

« Que faut-il faire pour être lu de la foule curieuse et badaude ? Du scandale ;... j'en ferai. Par quels moyens persuader à la multitude que c'est la vérité, non la passion, qui me conduit ? En lui répétant à chaque biographie, à chaque page, à chaque ligne que j'ai pour guides ma conscience et ma bonne foi.

« Si l'on m'attaque, je me tirerai d'affaire par un trait d'esprit ou de galanterie [1]. Au besoin. je me ferai traîner devant les tribunaux : on en parlera. J'irai passer huit jours à Clichy : excellente aubaine, qui me donnera des airs de victime et de persécuté [2].

[1] *V.* la lettre à G. Sand, *Biog. de Lamennais.*
[2] *V.* la lettre à Ém. de Girardin, *Biog. de Samson.*

« Je n'attaquerai cependant pas tout le monde. Ceux dans la vie desquels la critique la plus envieuse ne peut trouver prise, ceux-là je les louerai à outrance, ne pouvant faire autrement, —et puis il faut des contrastes. J'entremêlerai avec art les biographies élogieuses et celles où j'aurai déversé tout mon venin; quand je verrai le public se lasser d'un genre, je prendrai l'autre : après Hugo,—de Girardin et Lamennais ; après Béranger,—Guizot et Musset.

« O anecdotes brodées et enjolivées! ô charges risibles et ridicules! ô balourdises saugrenues et indécentes, cancans sans fin et sans retenue, je vous salue! A moi votre joyeux et sarcastique bataillon, à moi votre langue emmiellée ou amère ! Venez, venez à moi d'en haut, d'en bas, du palais, de l'échoppe, du boudoir ou du mauvais lieu; quels que vous soyez, venez, j'ai pour vous tous un asile, une place dans mon œuvre.

« De quelles délicieuses épithètes je vais vous qualifier, ô mes maîtres! de quels mignons sobriquets je vais vous gratifier ! Toi, G. Sand, —premier bas-bleu de France; toi, Janin,—gros visage naïf, gros papa; toi Gautier,—gros gar-

çon, gros épicurien ; toi, Émile de Girardin,— pierrot, Marat bourgeois ; toi, Guizot,—pédant, mannequin ; toi, Thiers,—moucheron, grotesque, grimacier, écolier jaseur, Petit-Poucet, Bosco parlementaire, petit diable en lunettes ; toi, Dupin,—Sancho Pança, comique de troisième ordre, hérisson, Brutus, commis-voyageur, titi, queue rouge, trogne florissante [1] !!! Et vous vous étonnez encore d'être pour mes lecteurs des personnages ridicules ! Allons donc !

« De mes petits livres je ferai un journal qui me servira pour l'attaque et pour la défense. Dans chaque biographie, dix, vingt, vingt-cinq pages au besoin y seront consacrées. Là j'instruirai le public des prétendues persécutions dont je suis victime ; là j'apprendrai à mes lecteurs que je reçois chaque jour des lettres d'injures, que l'on me traîne en prison, que l'on veut m'assassiner [2] !!! Tant pis pour celui qui croyant avoir acheté une biographie, se trouvera possesseur d'une polémique.

« Oh ! je sais que les passions que je soulèverai seront terribles ; je sais que les hommes

[1] *V.* les biographies de ces divers personnages.
[2] *V.* la *Biog. de Scribe.*

bafoués par moi seront des ennemis mortels ; je sais que la guerre engagée sera sans paix ni trêve ; qu'on me croira payé pour faire telle biographie louangeuse, telle autre diffamatoire ; je sais que l'on ira jusqu'à me regarder, moi, comme un replâtrage des Chenu et des Delahodde, et mes livres comme une seconde édition des leurs. Ah ! peu m'importe, en vérité. Ils verront si je sais rendre injure pour injure, calomnie pour calomnie. Ils auront du fiel, j'aurai du venin. Ils n'auront que ma vie obscure et sans gloire à disséquer; moi, j'aurai leur existence remplie par l'agitation et les passions publiques à jeter lambeau par lambeau à la curiosité vulgaire !

« Prenez garde, vous, qui m'avez honni et humilié : le baudet s'est fait hyène et va vous dévorer ! Il va se repaître de votre chair et vous arracher le cœur, pour y décourir les secrets les plus cachés de votre âme. »

Bravo ! monsieur de Mirecourt, vous êtes un grand homme, et vos premiers romans étaient loin de laisser présager la force de ceux d'aujourd'hui.

Oui, vous avez porté de rudes coups à cer-

tains personnages, — oui, tout ce qui peut être dit contre un ennemi a été dit par vous; —tout ce que la haine la plus acharnée peut inventer pour perdre celui qu'elle poursuit, vous l'avez inventé....

Et pourtant personne n'est mort sous vos coups.

Ponsard a, comme auparavant, ses admirateurs et ses sectateurs enthousiastes.

Émile de Girardin, qui n'a pas, selon vous, la moindre parcelle de talent, même comme publiciste, est encore aux yeux de tous le roi du journalisme.

Lamennais, quoi que vous ayez dit, n'en reste pas moins, pour nous et pour bien d'autres, le type de l'homme sacrifiant tout à ses convictions profondes.

J. Janin se porte tout aussi bien qu'avant l'apparition de sa biographie ; il n'a pas maigri d'une once, —il ne se prosterne pas, il n'est pas à terre, il ne fait pas son *meâ culpâ*.— Il se rit de vous.—Voyez plutôt : vous espériez qu'il vous ferait un procès ; vous l'y aviez engagé, sollicité ; — pas la moindre signification judiciaire. —Vous apercevant que le *prince des*

critiques faisait fort peu de cas de vous et de vos attaques furibondes, se taisait et ne répondait pas à votre provocation, vous avez continué à le harceler dans vos biographies nouvelles, espérant toujours un procès.—Il vous eût été si doux de vous poser en victime vis-à-vis de Janin comme vis-à-vis de Girardin ! — Mais M. Janin vous laisse et vous laissera probablement dire tout à votre aise.—A ceux qui s'étonnent de sa patience, il répond : Que voulez-vous dire à un homme qui traite les gens de voleurs, de lâches, de rosses, etc. ? — Lui faire un procès; l'envoyer en prison ? Il serait trop content, et je ne veux pas lui donner cette satisfaction. —Et M. Janin de rire et de prendre fort peu au sérieux toutes vos attaques et vos insultes.

En voulant frapper trop fort, vous n'avez pas frappé juste, et vos coups de boutoir sont perdus. — Les hommes que l'on estimait et que vous conspuez n'en ont pas un ennemi de plus, pas un ami de moins; pas une statue n'est descendue de son piédestal, pas un roi de son trône.

Vos éloges enthousiastes, accordés à certains personnages, ont produit tout au plus ceci : ils ont ôté de la considération que l'on pouvait

voir pour eux,—et je vous assure que je suis ənté de moins admirer Hugo, quand je le vois lévé par vous jusqu'aux nues.

L'encens que vous brûlez pour Pierre Dupont st de mauvais aloi, et le chantre des *Bœufs*, nalgré tout ce que vous avez pu dire, n'est pas levenu pour nous un talent hors ligne ; — il 'este ce qu'il était auparavant ; quelquefois ıomme de beaucoup de naturel et d'originalité, surtout dans ses compositions musicales, mais presque toujours pauvre poëte et maigre versificateur. Sa vogue, aujourd'hui éteinte, était un feu de paille ; du temps où il chantait certain parti puissant, maintenant abattu, on en faisait un poëte national;—à présent il ne chante plus, —on l'oublie.

Il n'y a pas jusqu'à ce malheureux Gérard de Nerval, dont la biographie ne fasse peine et n'attriste. Quoi ! le poëte illuminé, le chantre des régions éthérées de l'imagination, qui n'a jamais su descendre à la réalité, encensé par vous, loué par vous ! O Gérard, je suis sûr que cet encens-là t'a fait mal, que ces louanges-là t'ont rendu honteux ! Il ne te manquait plus que d'être évoqué par delà la tombe dans cette ri-

dieule lettre insérée dans les journaux [1] : «Pour quoi n'es-tu pas venu à nous, frère, à nous qu t'aimions? dites-vous. Nous t'aurions consolé nous t'aurions soutenu, nous aurions raffermi ta pauvre âme d'enfant et de poëte! »

Amère dérision!

Pourquoi Gérard n'est pas venu à vous? — Voyez-vous Zoïle soutenant Homère en l'appelant son frère et le recevant dans ses bras!

Tu ne sais donc pas, ô Fréron, que si quelque chose pouvait nous ôter de notre estime pour Gérard, de notre admiration pour ses œuvres ce serait ton panégyrique et tes éloges. Tu ne sais donc pas que tu es de ces hommes dont l'amitié tue, dont l'éloge empoisonne!

Pauvre Gérard, il n'a pas même respecté la mort; il en a fait une occasion de réclame!

Nous savons bien pourquoi vous l'avez écrite, cette lettre; — c'est qu'aucun moyen ne vous répugne quand il s'agit du succès de votre œuvre. Oh! la Réclame est une grande chose, et M. de Mirecourt, — tout en disant que ses modestes in-32 se sont annoncés avec bonhomie et sans éclat, — a eu bien soin de se servir de

[1] *V.* aussi la *Biog. de Ponsard.*

cette marchande à double nature, qui tantôt se cache comme une femme de mauvaise vie, tantôt fait son métier au grand jour comme une honnête femme. — M. de Mirecourt n'a pas osé dire par quels moyens il espérait arriver au succès : il s'est servi de la prostituée.

Dites-moi, je vous prie, ce que sont vos critiques passionnés, sinon de la *réclame.*

Et vos lettres à M. de Girardin... *réclame.*

Et votre procès avec le même... *réclame.*

Et votre emprisonnement... *réclame.*

Et votre lettre à G. Sand... *réclame.*

Et l'avis où vous nous annoncez que vous avez été forcé de changer d'imprimeur... *réclame.*

Et les anecdotes graveleuses ou sentimentales dont vous brodez la vie de vos héros... *réclame.*

Et votre provocation à un procès de J. Janin... *réclame.*

Et cette page curieuse où vous apprenez à la France que l'on vous menace de vous assassiner... *réclame*, *réclame!*

Et vos continuelles protestations d'honnête homme, d'écrivain impartial, sans passion, sans colère, sans haine—*réclame*, cent fois *réclame !*

Vous ressemblez à ces chevaliers d'industrie

qui sans cesse vous disent : Monsieur, je suis un honnête homme,—et vous volent tout en vous assurant de leur honnêteté.

Quand vous commencez une biographie en proclamant bien haut que « la vérité seule est votre guide, la conscience votre unique loi, » on est sûr d'avance de ce qui va suivre, et l'on ouvre le livre avec la conviction d'y trouver encore quelque diatribe sanglante, quelque pamphlet sans retenue ni dignité.

Et cependant écoutez M. de Mirecourt, il vous dira modestement que sa tâche est providentielle [1]. Voyez-vous ce nouvel envoyé de Dieu, ce nouveau Christ chargé de faire disparaître de la terre la fraude et le mensonge, et de montrer aux hommes qu'ils ont prostitué leur adorations à des idoles : admirez Jacquot-Messie chassant les vendeurs du temple—et se mettant à leur place !

Décidément vous vous prenez trop au sérieux ; monsieur Jacquot. Un peu de modestie, s'il vous plaît, cela vous épargnera de la confusion.

Non, Monsieur, non, vous n'êtes pas un

[1] Vernet, p. 9.

envoyé de Dieu : vous venez d'autre part, et votre tâche qui, dans les mains d'un homme plus convaincu et moins passionné, pouvait être providentielle, dans les vôtres est une tâche de scandale et de calomnie.

Vous pouviez rendre un grand service à notre siècle : donner à certains hommes trop peu connus, trop peu appréciés, les louanges qu'ils méritent, eux et leurs œuvres ;—ôter à certains autres le prestige menteur qui les entoure et les faire descendre à leur juste valeur.

Mais vous n'avez été digne et mesuré ni dans vos louanges ni dans vos blâmes : le fouet de Juvénal et la lyre d'Apollon se sont changés dans vos mains en une marotte folle et stupide, en un crochet de chiffonnier fouillant au hasard et partout, surtout dans les mauvais lieux.

IV.

Celui qui ambitionne le titre de biographe de ses contemporains doit, selon nous, posséder un certain nombre de qualités assez difficiles à réunir chez le même homme, surtout quand celui-ci veut peindre à lui seul, non quelques portraits, mais la galerie complète des personnages illustres de son époque.

Il doit : connaître de vieille date, particulièrement — nous devrions dire intimement — les hommes dont il veut faire l'histoire; ne porter que des jugements impartiaux, dictés par la bonne foi et la sincérité ;—n'accueillir et n'employer que des renseignements pris à bonne source ;—s'il se permet de dévoiler les secrets de la vie publique, les chastes mystères ou les scandaleuses intrigues de la vie intime et privée doivent lui imposer silence ;—son style est tenu d'être toujours digne, sinon toujours sévère ;— enfin, l'histoire ne doit pas être pour lui une mise en scène théâtrale où les personnages entrent, marchent, sortent, parlent, gesticu-

ent,—sérieux ou badins, graves ou ridicules
u gré de l'écrivain leur distribuant des rôles
e fantaisie.

Sans ces qualités le prétendu historien n'est
qu'un romancier, condamnable en ce point que
égalementet moralement il est défendu de
prendre pour héros de contes imaginatifs les
hommes dont l'existence inachevée n'est pas
encore devenue la propriété de tous en s'incorporant au vaste domaine des souvenirs historiques.

Il n'entre pas dans notre cadre de réfuter M. de Mirecourt fait par fait, biographie par biographie; ce serait un travail trop long et qui demanderait, nous l'avouons, de trop grandes recherches.

Quelques exemples ou citations nous serviront à démontrer sans réplique possible que M. de Mirecourt n'a aucune des qualités de l'historien et que, par conséquent, son histoire des hommes au XIXe siècle ne doit être considérée que comme un roman plus ou moins agréablement écrit.

M. de Mirecourt connaît-il à fond les hommes dont il fait l'histoire ?

Nous l'avons dit et nous le répétons, M. de Mirecourt n'en connait presque aucun : G. Sand a déclaré n'avoir jamais vu l'auteur de sa biographie; il n'a parlé à J. Janin qu'une seule fois; E. de Girardin, A. de Musset, Scribe, Ponsard, etc., ne le connaissent pas.

M. de Mirecourt a cependant la prétention de faire une histoire des hommes du xixe siècle tellement complète que pas un fait littéraire ou historique ne lui échappe, pas un jugement ne soit porté à faux. Il avance cette prétention dans la biographie de Ponsard.

Or, prenons cette biographie de Ponsard et voyons :

Vous nous parlez longuement de *Lucrèce*, d'*Agnès*, de *Charlotte*, d'*Ulysse*, d'*Horace et Lydie*, de *l'Honneur et l'Argent*, toutes œuvres en vers et — moins une — de longue haleine. Mais tout le monde connait cela aussi bien, mieux que vous peut-être, et vos appréciations, les unes très-justes, les autres amusantes, sont, je l'avoue, la moins mauvaise partie de votre brochure.

Mais puisque vous réussissez si bien en ce genre, pourquoi ne nous avoir rien dit de :

Molière à Vienne, comédie en deux actes et en prose de F. Ponsard, représentée pour la première fois sur le théâtre de Vienne (en Dauphiné), le 9 octobre 1851 ? — Ce n'est pas vieux, Monsieur, vous le voyez ; ce n'est pas secret : la soirée était publique, et la pièce est imprimée tout au long dans le *Journal de Vienne* du 12 octobre 1851, que nous tenons à votre disposition.

Une comédie en prose de l'auteur de *Charlotte Corday*, cela, certes, valait bien la peine qu'on y prît garde, n'eût-ce été que pour la rareté ou la singularité du fait. Vous prétendez, et vous avez raison, que Ponsard n'est pas organisé pour travailler à la vapeur ; quelle belle occasion vous aviez là de le prouver pièces en main, en détaillant, analysant cette espèce de parade, écrite et représentée en moins de huit jours. Vous qui définissez *Lucrèce — une version latine élégamment traduite*, qui en trouvez l'auteur *toujours terre à terre*, et lui refusez *toutes les facultés créatrices du génie*, que vous auriez été beau à voir crachant sur ce pastiche de rapin signé d'un nom célèbre !

Vous eussiez raconté comment Ponsard avait eu la velléité d'écrire cette bluette malencon-

treuse; vous eussiez montré les bons drapiers de Vienne riant, quelque peu à regret, presque autant de l'auteur que de la mauvaise plaisanterie, pompeusement décorée du titre de comédie, qu'il ne s'est pas fait scrupule de leur servir comme un plat assez bon pour eux.

Ah! oui, l'anecdote aiguisée par vous, affilée de votre mieux, aurait eu du piquant. Mais, dites-vous, l'anecdote, je ne la savais pas! — Vraiment! hé bien, tant pis!.... Nous vous dirons alors ce que vous disiez naguère à Gérard de Nerval.... après sa mort: — *Que n'es-tu venu à nous, frère!....* La circonstance n'est peut-être pas sans quelque analogie; c'est pourquoi nous ajouterons, comme vous encore: *Il est trop tard!*

Voilà, monsieur de Mirecourt, comme vous connaissez la vie publique de vos héros!

Au sujet de la prétendue promenade de G. Sand et de Lamennais dans la forêt de Fontainebleau, vous vous êtes fait donner un démenti tellement formel, que vous avez été forcé de courber la tête: — un tel acte de votre part montre bien que vous étiez à bout de ressources.

Il n'est pas en effet de tour de force que n'exé-

cute M. de Mirecourt pour se tirer d'affaires. Il avance que G. Sand a dit à propos de Lamennais : *Il me semble que j'ai connu le diable.* G. Sand déclare que jamais pareille phrase n'est sorti de sa bouche. — *Si Mme Sand ne l'a pas dit, elle l'a pensé*, vous répond avec le plus grand sang-froid M. de Mirecourt. Et voilà comment se forge l'histoire. C'est en vérité un moyen très-commode, que nous engageons les historiens futurs à mettre en pratique.

L'auteur de *Lélia* a relevé plus de vingt faits complètement faux dans sa biographie, et M. de Mirecourt n'a pu en aucune sorte justifier ses assertions mensongères.

A tout prix M. de Mirecourt veut faire des phrases ; il vise à l'effet et n'épargne rien pour impressionner le lecteur. Ainsi dans l'exemple suivant, il est bien évident que M. de Mirecourt a sacrifié la vérité et la logique au désir qu'il avait de rendre son héros intéressant.

Voici ce qu'il dit de P. Dupont (p. 8) : « Jouant avec un petit garçon, il le renversa par mégarde du haut d'un marche-pied : la tête de son camarade alla frapper contre l'angle d'un mur ; le malheureux enfant expira sur-le-champ. A

peine si Pierre avait trente-deux mois lors de ce fatal événement. Son enfance fut couverte d'un voile funèbre, et son caractère prit une teinte de mélancolie que toujours il a conservée par la suite. »

Un enfant de deux ans et demi ne peut évidemment comprendre ce qui se passe devant lui, au point de subir pendant toute sa vie l'influence de l'impression reçue à cet âge.

L'histoire des douze grands dieux et de l'apostasie de P. Dupont nous paraît tout aussi croyable, tout aussi possible. Du reste, pour nous et pour bien d'autres, l'enfance et la jeunesse de P. Dupont (d'après M. de Mirecourt) ne sont qu'un roman, roman fort bien fait assurément, et que le héros se gardera de rectifier, par cette bonne raison que les éloges sont bien rarement démentis par ceux à qui on les donne. G. Sand a eu cependant ce courage.

L'impartialité, a dit un critique célèbre, est la première et la plus importante des qualités du biographe.

Voyons si M. de Mirecourt est impartial, sincère et de bonne foi.

Oh, monsieur de Mirecourt, nous l'avouons, notre tâche est facile, et il se rencontre des moments où vous n'êtes pas un adversaire bien redoutable.

Ah ! vous êtes de bonne foi, la vérité et la sincérité sont compagnes inséparables de vos jugements !

Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que votre histoire de Lamennais, sinon une longue injure sortie de bas lieu, un pamphlet où la passion se met à la place des faits, le mensonge à la place de la vérité?

La plupart de vos biographies sont de mauvaises actions; celle de Lamennais est un crime.

A genoux, calomniateur, et découvre-toi.

Humilie-toi, profanateur de tombeaux et demande pardon à la victime que tu as choisie.

Si tu ne l'as pas tuée, assassin de l'honneur, c'est que le poignard de ta haine s'est émoussé contre un pur diamant, c'est que l'homme que tu attaquais était invulnérable.

Non, Lamennais n'est pas tombé ; il est vivant dans nos cœurs, et nous sommes là pour proclamer l'admiration et le respect que nous portons à l'écrivain sublime, au grand citoyen.

Tu as pensé avoir bon marché de l'honneur d'un mort, mais la réprobation dont tu voulais le couvrir est retombée sur ton œuvre.

Je me suis trompé, diras-tu ; personne n'est infaillible.

Les actions de Lamennais, sa mort même parlent assez haut, et pour le conspuer ainsi, il faut être aveugle, Monsieur. Or vous n'êtes pas aveugle, et c'est la haine et la passion qui ont parlé par votre bouche.

Vous êtes de bonne foi, et vous faites de Lamennais un vieillard sale et crasseux, aux souliers éculés, quand chacun sait que Lamennais, sans être pompeusement vêtu, était d'une propreté excessive, et soigneux comme une femme de ses habits et de sa personne.

Vous êtes de bonne foi, et vous nous dites effrontément que Lamennais a signé *de la Mennais* jusqu'en 1848, — laissant entendre par là que l'auteur du *Livre du Peuple* n'a retranché la particule que pour se donner des airs de sans-culotte lors de la révolution, — quand nous voyons l'édition des *Paroles d'un Croyant* imprimée en 1838 portant son nom sans la particule et en un seul mot ; quand nous avons

entre les mains une lettre de lui, écrite en 1844, et signée *F. Lamennais*. Nous vous donnons copie de cette lettre, écrite dans l'ombre des rèlations intimes et sans aucune prétention à la publicité future. Tâchez, si vous pouvez, d'y reconnaître le prêtre orgueilleux et haineux que vous peignez sous de si noires couleurs.

Il est prisonnier à Sainte-Pélagie ; une dame lui envoie des fleurs, et joint à ce gage éphémère d'amitié une petite coupe de cristal, où sont gravées, croyons-nous, les initiales du vieillard, qui l'en remercie en ces termes :

« J'ai été, chère Madame, bien touché de votre souvenir. Mais pourquoi autre chose que des fleurs ? Elles ressemblent à ces douces affections qui répandent comme un dernier charme sur la fin de ma vie laborieuse et triste. Je prie Dieu d'écarter de la vôtre ce qui ne l'a que trop remplie jusqu'ici : les souffrances, les peines, les soucis du présent et de l'avenir. Le courage qui supporte tout n'empêche pas de tout sentir, et un peu de repos vous serait bien dû après tant d'épreuves.—Agréez mes vœux avec l'expression de mon inviolable attachement.

14 juillet 1844. « F. LAMENNAIS. »

Non, en vérité, monsieur de Mirecourt, on ne reconnaît pas là l'homme pétri de fiel et de venin dont vous nous avez parlé.

Un jour de printemps, un matin, la même dame va faire visite au captif, comme il était encore à Sainte-Pélagie ; en entrant dans la cellule elle le trouve buvant une tasse de lait froid ; sachant combien les breuvages froids sont nuisibles à la santé chancelante du vieillard, la visiteuse le tance vertement sur le peu de cas qu'il fait des prescriptions de la Faculté, quand il n'aurait qu'à allumer un peu de bois pour s'y conformer. — « Ah ! c'est que, voyez-vous, — dit alors pour se justifier le *prêtre infâme*, — il y a en dehors des petits oiseaux qui ont fait leur nid vers la sortie du tuyau de mon poêle, et je me suis aperçu que la fumée les dérange quand je fais du feu. »

Satan parlerait-il ainsi, Monsieur, et cette réponse-là n'est-elle pas plutôt d'un ange ou d'un enfant ?

Si par hasard il vous prenait envie de mettre en doute l'existence de la lettre ou la vérité de l'anecdote, nous tenons à votre dispo-

sition cette lettre, et vous ferions raconter l'anecdote par une personne devant laquelle vous seriez fier de vous incliner.

M. de Mirecourt qui a, dit-on, fréquenté quelque temps l'école de M. Ingres, connait la loi des contrastes. Cette loi, commune à tous les arts, est on ne peut plus habilement observée par lui. Il sait rapprocher le laid du beau, l'ombre de la lumière. C'est à cela que nous devons l'adroite disposition du groupe où il peint G. Sand vêtue d'une élégante et fraiche robe blanche, donnant le bras à Lamennais couvert d'habits crasseux et râpés. Il met l'ange à côté du démon, pour que celui-ci nous paraisse encore plus hideux.

C'est encore par la même raison que, dans le ménage Girardin, monsieur est le plus vil, le plus méprisable, le plus hargneux des hommes ; madame, la plus belle, la plus douce, la plus spirituelle, la plus célèbre des femmes.

Quel gré *Delphine* doit savoir à M. de Mirecourt de son long panégyrique ! Car, en vérité, c'est bien dans le but de rendre justice au talent de la dixième Muse qu'il a brûlé tout son encens, et certes il n'a pas eu le moins du

monde en vue une sanglante mystification conjugale.

Que vous deviez être content, ô jésuite! en pensant que Delphine, par un amour-propre bien naturel à une femme, n'ose dire du mal de vous, tandis que son mari!...

M. de Mirecourt nous initie, du reste, à cette partie de son art, au commencement de la biographie de Lacordaire, séraphique Ariel, dont Lamennais est l'ignoble Caliban.

M. de Mirecourt dit dans sa biographie de G. Sand (p. 61) : « Ceux qui sont victimes d'une institution sociale ont le droit de se révolter et de se plaindre ; autant vaudrait dire qu'il est défendu à un malade de crier au milieu de ses souffrances. »

Ailleurs il n'a pas d'expressions assez violentes, de dédains assez amers pour caractériser la conduite de M. de Girardin prenant en haine une société qui lui interdit de porter le nom de son père et oppose à son élévation, dans la vie sociale, une barrière presque insurmontable, parce qu'il est enfant naturel.

La contradiction est-elle assez évidente?

Il reproche à M. Scribe (p. 63) de « s'appli-

uer à rester au niveau de son public, de travailler sciemment et par calcul pour la foule. »
En flattant par calcul les goûts du vulgaire, joute-t-il, on travaille exclusivement pour la ottise présente. »

Plus loin, dans la biographie de M. Dupin p. 91), il écrit : « Nous avouons en toute franhise que, depuis le jour où nous avons eu le nalheur de devenir homme de lettres, nous l'avons pas écrit une ligne, imprimé une page, ublié un volume, sans nous demander si la igne, la page ou le volume pourraient plaire u lecteur. »

Il dit dans la biographie de G. Sand (p. 61) : Quant au reproche d'immoralité qu'on adresse ux œuvres de G. Sand, nous le croyons trèsnjuste. »

Et dans Balzac (p. 45) : « Quand on compare es femmes de Balzac aux femmes de G. Sand, on y trouve la différence qui existe entre la saine logique et le paradoxe, entre la vérité et le mensonge. Le premier moralise, la seconde atteint un but absolument contraire. »

C'est que, lorsque M. de Mirecourt a composé la biographie de G. Sand, il espérait se faire un

appui de l'illustre *bas-bleu*, tandis que, lorsqu'il a écrit l'histoire de Balzac, il avait essuyé les dédains méprisants de Mme Sand, et que, selon lui, la vérité doit céder la place à la vengeance.

Nous voyons dans V. Hugo (p. 45) : « Cette maxime : l'art pour l'art, est une sottise, dont les ennemis de V. Hugo peuvent seuls réclamer la découverte. »

Et dans Meyerbeer (p. 77) : « Meyerbeer fait de l'art pour l'art » et, ajoute-t-il, c'est pour cela que Meyerbeer est un musicien sublime.

Est-il possible d'expliquer une telle inconstance dans les décisions du même homme, et de concilier une telle versatilité d'esprit avec la prétention au rang de juge suprême ?

—Rachel, selon son biographe, qui se fâcherait si l'on doutait qu'il est dans son bon sens, Rachel est « une statue, un écho de ses professeurs, elle ne devine rien ; seule et sans secours elle n'a aucune force créatrice. »

Rachel !—une Juive tant que vous voudrez ; mais Rachel, un instrument, une machine qui ne fonctionne qu'autant qu'une ingénieuse

ain en a disposé et tendu les ressorts!!...
monsieur de Mirecourt !

Quel terrible arrêt vous avez porté contre
us lorsque vous avez dit : « Ecrire l'histoire
vante en subissant l'influence d'une passion
elconque, d'une haine ou d'une colère, serait
crime ! » (Thiers, p. 7.)

Le plan adopté par M. de Mirecourt est-il
tionnel ?

Certes nous n'avons pas été peu surpris quand
us avons vu M. de Mirecourt annoncer que
acune de ses biographies aurait invariable-
ent quatre-vingt-seize pages.

Jusqu'alors nous avions toujours cru que
anger, Rachel, Balzac, G. Sand, V. Hugo,
ritaient quelques lignes de plus que P. Du-
nt, Rose Chéri, P. de Kock, Dr Véron, Scribe [1].

Nous pensions aussi que la vie des hommes
i se sont trouvés mêlés aux affaires publi-
es et dont l'existence a été une lutte conti-
elle, demandait une biographie plus étendue
e la vie des poëtes ou des penseurs passée

1 Nous n'entendons pas pour cela dire que ces
rniers sont dépourvus de talent.

dans l'étude ou la retraite; ainsi nous aurion vu sans étonnement l'histoire de Thiers, d Guizot, de Girardin, occuper un plus grand nombre de pages que celle d'A. de Musset, d Félicien David ou de Ponsard.

Mais M. de Mirecourt en a jugé tout autrement. Chacun le comprend : la publication des *Contemporains* est une entreprise éminemment commerciale; or l'auteur a pensé que des volumes, tous de la même grosseur et du même prix, renfermant chacun l'histoire d'un homme frapperaient davantage la vue du promeneur par leur uniformité et attireraient l'acheteur bien plus qu'une publication par livraison laissant quelquefois le récit interrompu au milieu d'une phrase.

Or qu'est-il résulté de là ?

Que M. de Mirecourt a été obligé d'employer tous les moyens imaginables pour arriver à remplir son cadre, trop vaste dans certaines circonstances.

Ainsi nous le voyons dans P. Dupont inventer tout un roman sur la jeunesse de son héros pour arriver à cette maudite 96e page.

Dans Déjazet il prend, des *Mémoires de Mario*

le *Lorme*, une anecdote de quatre pages, pour la mettre dans la bouche de son héroïne (il nous dit à la vérité que l'anecdote appartient à l'actrice du Palais-Royal et qu'il la lui avait empruntée pour l'attribuer à Marion : cela prouverait alors que M. de Mirecourt est un romancier de bien peu d'invention—et nous savons de reste le contraire).—Mais la 96e page!

Dans Félicien David, treize pages, c'est-à-dire la septième partie du livre, sont consacrées à faire l'histoire des Saint-Simoniens, et trente pages—le tiers du volume—à raconter la part qu'a prise pendant un moment David à l'œuvre du père Enfantin. A quoi bon développer si longuement une partie qui ne nous fait en rien connaître le musicien? Quelques mots là-dessus suffiraient.—C'est qu'il fallait 96 pages.

Quel rapport y a-t-il entre M. Dupin et cette absurde histoire des reverbères éteints, parce que les Cosaques en avaient employé l'huile à assaisonner la salade?—C'est qu'il fallait 96 pages.

Pourquoi ces longues lettres qui font de ses livres un journal et qui arrivent si à propos dans les biographies trop longues, quant au

cadre, de Samson, de Ponsard, de Th. Gautier de Mme de Girardin, du baron Taylor, de A. de Musset, de Scribe[1] ?—C'est qu'il fallait 96 pages

Dans la biographie de Samson nous trouvons dix pages consacrées à nous raconter comment fut changé le dénouement de *la Belle-mère et le Gendre*, et sept pages appartiennent à M. Dumas. Qu'y a-t-il dans ces anecdotes qui puisse nous montrer le talent du comédien-poëte? Dans l'une il est beaucoup parlé de Picard, Andrieux et Wailly; dans l'autre du romancier célèbre—mais fort peu de Samson.—En ajoutant à ces 17 pages les 16 pages de lettre à M. de Girardin, il reste 53 pages pour la biographie de Samson—un peu plus de la moitié.

La biographie de P. Dupont renferme plus de trois cents vers de citations, ce qui compose 16 pages ou le sixième du volume.—Autant valait nous annoncer les œuvres choisies de P. Dupont.

Et dans Janin remplir quinze pages à nous raconter des sornettes de la force de l'histoire du chien et de la futaille de vin enlevée, c'est

[1] L'une de ces lettres—dans Théophile Gautier—vingt-quatre pages, le tiers du volume.

par trop se moquer du lecteur et lui montrer trop clairement qu'il faut à tout prix arriver à la 96e page.

. . . .

Le style de M. de Mirecourt est-il bien approprié au genre d'ouvrage qu'il a entrepris?

Certes nous ne sommes pas de ceux qui refusent de voir dans la phrase de M. de Mirecourt la moindre parcelle de savoir-faire : loin de là, nous reconnaissons dans son style une allure cavalière et dégagée, une marche facile et naturelle qui n'est pas sans charme, et qui le fait lire avec plaisir et sans effort. M. de Mirecourt sait amener une anecdote avec tout l'art imaginable, une situation intéressante avec une adresse merveilleuse; il est encore plus habile quand il s'agit de broder cette anecdote ou cette situation et de l'arranger de façon à lui faire produire tout l'effet possible.

Mais faut-il en conclure que M. de Mirecourt a saisi le style historique?—Non, certes, et quoique, dans certains cas, le genre biographique permette plus de laisser-aller et de négligé dans l'expression, il n'en est pas moins vrai que

M. de Mirecourt sent bien plus le romancier que l'historien ou l'homme sérieux.

Evidemment on ne croirait pas que les *Contemporains* sont l'œuvre d'un homme sérieux, quand on y lit cette ridicule charge du Marseillais et du collégien (Musset, p. 77) qui n'a pas même le mérite de la nouveauté.

Et cette histoire, plus bouffonne et plus ridicule que toutes les autres : Un soir, dit-il, Ponsard avait perdu sa culotte au jeu ; on pria les dames de sortir, afin que le perdant pût s'exécuter (Ponsard, p. 83).

Comme c'est vraisemblable, comme c'est spirituel !

Quelle ignoble plaisanterie à propos de Lamartine : « C'est, disent de méchantes langues, un autre Platon qui fait de l'esprit avec Aspasie, mais qui ne peuple pas la république. » (Lamartine, p. 45.)

Un journal—et ce n'est pas peu dire—refuserait d'insérer dans ses *Nouvelles diverses* l'anecdote de Déjazet et du commis-voyageur (Déjazet, p. 42.)

—M. de Mirecourt, en voulant à toute force être piquant, tombe souvent dans le mauvais

goût et la trivialité.—Ainsi cette phrase à propos de M. Dupin, de de Girardin, Janin : « Tout ce qui rime en *in* nous porte malheur. » (Vernet, p. 10.)

Ah ! de grâce, Monsieur, gardez pour vous votre esprit et ne nous faites point part de vos ingénieuses réflexions quand elles seront de la force de celle-ci !

Et encore : « Lafitte arrive à la présidence du conseil avec M. Thiers dans sa poche. » (Thiers, p. 46.)

C'est du Juvénal !

Au besoin il descend jusqu'au calembourg :

M. Thiers se présente à Manuel au moment où ce dernier est arrêté : « Comment vous appelez-vous ? demande le célèbre tribun.—Thiers lui donne *son adresse*. A aucune époque de sa vie le petit homme n'a perdu la *carte*. » (Thiers, p. 26.)

Quelles sont les sources où puise M. de Mirecourt ?

M. de Mirecourt moissonne abondamment dans les romans des auteurs dont il fait la biographie et, de par sa raison infaillible, il déclare

que tel ou tel passage se rapporte à la vie de son héros.

L'histoire de la jeunesse d'Alfred de Musset est basée en grande partie sur *la Confession d'un Enfant du siècle.*

Celle de Gérard de Nerval sur *Sylvie* et *Lorely.*

Celle de Balzac pour bien des détails sur *Louis Lambert.*

Celle de Girardin sur *Emile.*

Celle de J. Janin sur l'*Ane mort* et les *Contes nouveaux.*

Celle de G. Sand sur les *Lettres d'un Voyageur*, *Lélia*, *Indiana*, le *Secrétaire intime*, etc.

En écrivant l'histoire des hommes d'après leurs romans, quand bien même on saurait que ces romans ont trait à quelque aventure de l'auteur, on ne peut faire ainsi de l'histoire que par à-peu-près.

M. de Mirecourt aime beaucoup à prendre ses renseignements dans les petits journaux satiriques qui paraissaient dans le temps sous les noms de la *Silhouette*, le *Figaro*, la *Lorgnette*, etc.

Sans nul doute c'est à quelque *feuille de chou* politique ou littéraire que M. de Mirecourt doit

de savoir que M. Dupin a passé en juillet 1830 trois jours au bain,—que Balzac a dédié ironiquement à G. Sand les *Mémoires de deux jeunes mariées*.

Il est certain que Déjazet elle-même lui a raconté l'histoire du maire de Caen (Déjazet, p. 62),—et la conversation de Royer-Collard et Guizot (Guizot, p. 27) aura été sténographiée, nous en sommes persuadé, par quelque mystérieux habitant des cheminées tournantes.

Une source où puise fort souvent M. de Mirecourt est monsieur un tel, madame une telle, un de nos amis, une femme d'esprit, etc.—C'est encore un des grands moyens qui lui servent à faire passer toutes les injures possibles; — de même qu'il a soin de dire en certaines occasions, après avoir raconté quelque anecdote bien scandaleuse : Certes nous sommes bien loin de croire à pareille chose de la part de notre héros. L'effet n'en est pas moins produit pour cela, et le soupçon mis dans l'esprit du lecteur.

O Basile!

Nous pensons que la vie intime, la vie de famille des hommes ne doit jamais être livrée à la

curiosité toujours avide du public, — surtout quand les révélations doivent faire revenir sur celui qui en est l'objet le mépris ou la déconsidération de ses contemporains.

M. de Mirecourt affirme, déclare qu'il pense comme nous, mais il ne le prouve guère.

Il dit dans la biographie de Méry (p. 84) : « Il nous sera peut-être permis, un jour, de soulever le voile qui recouvre de doux mystères : nous raconterons alors comment Méry a été l'homme le plus aimé et le plus digne de l'être. »

Il reconnaît là qu'il ne doit pas toucher à la vie intime, et s'il le reconnaît à propos d'un homme dont il fait l'éloge, pourquoi n'agirait-il pas de même envers celui dont il attaque les œuvres ou blâme la vie politique?

Il dit encore dans la biographie de Méry (p. 93), au sujet d'Alexandre Dumas : « Nous avons eu un tort, dont la colère ne nous lave pas, celui d'attaquer l'homme. »

Mais, comme on l'a vu, la contradiction est chose coutumière chez M. de Mirecourt, — et nous le voyons soulever sans respect ce voile qu'il dit être sacré pour lui. Les biographies d'E. de Girardin, de G. Sand, de Guizot, d'A. de Musset, de

Dupin, de Thiers, de J. Janin, de Th. Gautier, sont là pour témoigner en faveur de notre assertion.

Oui, certes, monsieur de Mirecourt, vous violez la loi que vous proclamez vous-même, quand vous nous apprenez le secret scandaleux de la naissance d'É. de Girardin; quand sur la foi d'un roman vous créez l'aventure des amours de G. Sand avec un armateur de Bordeaux, à qui elle va se livrer comme la plus éhontée des lorettes ; quand vous trahissez les infidélités conjugales de M. Guizot, — et lorsque vous tachez les pages consacrées à Mme de Girardin d'une ignoble allusion que, Dieu merci, tout le monde ne comprendra pas !

Oui, prétendu historien, vous vous conduisez envers les hommes vivants comme fait le poëte ou le romancier avec les personnages qu'il enfante.—Êtres fictifs, ce sont pour vous des instruments de succès ; ils n'ont ni vos respects, ni votre reconnaissance, ni votre gratitude.

En voulez-vous la preuve ? Nous allons vous la donner.

Ce sera la dernière partie de notre réfutation du système déplorable que vous avez cru à propos d'adopter. . . . .

Dans la biographie de Ponsard [1], vous nous parlez beaucoup, cela se conçoit, de Ch. Reynaud, *le dévouement incarné, l'enthousiasme fait homme, —cœur généreux et noble, âme d'élite s'il en fut, qui consacra sa vie tout entière à son ami*, de Ch. Reynaud dont Ponsard avoue être l'œuvre. Vous nous montrez ce brave, ce courageux Pylade aux prises avec les obstacles d'une réception au second Théâtre-Français, abordant de face toutes les difficultés, récitant partout, à toute heure, à tout propos, les scènes de *Lucrèce*; se faisant le champion, le prôneur, le propagateur de l'œuvre nouvelle, organisant le succès, le triomphe et ne se reposant enfin qu'après avoir assuré à son

Une particularité relative à M. Ponsard nous prouve que M. de Mirecourt n'a jamais connu aucune personne vivant ou ayant vécu dans l'intimité de l'auteur de *Lucrèce*, car il saurait que celui-ci est appelé par ses amis, non pas *François*, mais *Francis*. — Ce petit fait serait peu significatif s'il s'agissait d'établir l'identité d'un prénom à terminaison variable ; mais il n'est pas, croyons-nous, sans portée, si l'on veut démontrer le peu de fondement des prétentions de familiarité que M. de Mirecourt affiche à l'égard des hommes dont il écrit l'histoire.

her poëte le trône incontesté de l'école dite *du on sens.*

Jusque-là, Monsieur, vous avez fait votre de-oir, puisque vous vouliez des biographies de laynaud et de Ponsard n'en faire qu'une ; cette poque de la vie de Reynaud a reçu de par votre nain toute-puissante le rayon de gloire qui lui evient. Mais votre dette envers lui, votre dette le biographe sincère et scrupuleux n'était pas cquittée ainsi ; vous le savez, Ch. Reynaud st mort il y a quelque temps, mort à trente-leux ans, lorsque n'ayant plus rien à faire pour llustrer son ami, il allait, poëte lui-même,

....Consacrant aux œuvres personnelles
'ardeur qu'il dépensait aux choses fraternelles
Conquérir pour lui les bravos [1].

l a même chanté avant de mourir..... et

La muse, à son appel docile,
l retrouvé pour lui la flûte de Sicile
Où Théocrite soupirait.

Eh bien, cet homme sans qui Ponsard aurait eut-être fini ses jours dans l'obscurité du bar-

[1] *Ponsard* : élégie sur la mort de Ch. Reynaud.

reau viennois, cet homme, remarquable à plu d'un titre, dont la vie était si intimement lié à celle de votre héros, quand vous n'en ave plus besoin pour animer votre petit drame plu ou moins vraisemblable, pour déprécier Pon sard et en faire une intelligence bâtarde, vou le repoussez froidement dans l'ombre.

Un simple petit renvoi au bas d'une page ap prend au lecteur que ce *fidèle camarade* — re marquez *camarade — que Ponsard pleure, est mor il y a dix-huit mois.*

Rien de plus! convenez que c'est bien ma récompenser le rôle tout d'abnégation qu'il jou et devait jouer dans votre comédie historique.

Oh! vous allez me répondre : Je n'écris pa la biographie de Reynaud. — Soit. Mais vou écrivez celle de Ponsard. Ces deux hommes ne faisaient qu'un; vous les aviez d'abord trop étroitement groupés pour les séparer aussi lé gèrement ensuite.

J'indique la mort de Reynaud, direz-vous.— Oui. Mais à propos de cette mort, que fait Ponsard? — *Il pleure.* Eh! Monsieur, qui ne pleure pas un ami? Mais Reynaud était-il un ami ordinaire? Ponsard s'est-il contenté de répandre

ur sa tombe quelques-unes de ces larmes fur-tives et presque officielles dont la source est bientôt épuisée? — Vous n'avez pas voulu dire les honneurs funèbres rendus à l'intéressant défunt par sa patrie en deuil; vous n'avez pas cru devoir reproduire quelques-unes des belles paroles d'adieu que Janin a prononcées sur les cendres du jeune poëte, qu'il s'était chargé de ramener à sa mère; — libre à vous, Monsieur; c'eût été sortir de votre sujet et donner un éloge à Janin.

Mais puisque vous cherchez les traits saillants de la vie intime de vos héros, pourquoi ne pas signaler avec plus d'intention la douleur vraie et profonde de l'auteur de *Lucrèce*? pourquoi ne pas attester cette affectueuse gratitude d'un grand écrivain? pourquoi, lorsque vous citez les vers où il est parlé de Reynaud, n'en pas indiquer l'origine? — La belle, l'émouvante élégie que la muse du tragique a pleurée sur la tombe de Reynaud n'est-elle pas, au reste, la seule pièce de poésie détachée que Ponsard ait publiée depuis sa venue dans les hauts parages du monde littéraire? Dans cette œuvre n'a-t-il pas versé tout son talent et tout son cœur, et ne

deviez-vous pas à l'honneur des lettres de m
le plus possible en relief les hauts sentim
reconnaissants de l'un des deux amis en fac
dévouement sans bornes de l'autre?

Pourquoi ne l'avez-vous point fait?—Oh! c
que cela n'est pas dans votre programme.—
qu'il vous faut à vous, monsieur le caricaturis
ce sont de grotesques ridicules à fusiner sur
mur complaisant de la badauderie vulgaire,
sont des jeux de mots à relever de terre pour l
lancer de nouveau. Carabin d'abattoir, les fibr
profondes du cœur humain défient les gamin
ries de votre scalpel étourdi; vous disséqu
pour voir palpiter des chairs et vous faire r
marquer ensuite en montrant vos doigts macul
par cette repoussante distraction!

Oh! ne vous posez pas en docteur, Monsieu
en aspirant à la science; nous savons trop bie
que ces titres ne vous sont pas dus!....

. . . .

Non, monsieur de Mirecourt, vous n'avez e
ni l'intention de faire une œuvre bonne
durable, ni les facultés nécessaires à l'accon
plissement d'un semblable dessein.

Vous avez spéculé, non sur l'estime et la r

nnaissance de vos lecteurs, mais sur la cré-
lité des bonnes gens et les sympathies men-
ises de la foule médisante.

Vous avez élevé une pyramide de joujoux
blatiques à cinquante centimes la pièce,
and vous pouviez édifier un monument chargé
noms illustres et signé du vôtre, qui se fût
asi trouvé rehaussé par l'heureuse union con-
actée ; — vous deviez moraliser et instruire,
us avez trompé et fait rire. — Vous deviez
re noble, sérieux, réservé ; vous avez été bas,
rlesque, indécent.—Vous avez fait d'un rôle
ave et utile une pasquinade vulgaire et impu-
que.—Vous avez fait d'une mission délicate
e folie de carnaval ;—d'une veille d'étude
e nuit d'orgie. Vous avez emprunté le stylet
Plutarque pour écrire une harangue de Vadé ;
et le pinceau de Van Dyck vous a servi à po-
ter une charge de Nadar.

Vous pouviez acquérir la considération et la
oire, et vous n'avez recherché que le scandale
le mépris ;—vous pouviez être grand, très-
and même ; vous avez été petit, infiniment
etit.

Oh ! pourquoi, pourquoi, monsieur de Mire-

court, avoir préféré aux douces jouissan[ces] d'un travail sérieux et calme, à l'espoir [de] l'honorable succès littéraire, le fiévreux en[tê]tement des élucubrations débraillées et [les] viles spéculations du mercantilisme?

Pourquoi? — Oh! c'est que vous n'êtes [ri]en moins qu'un littérateur; c'est que le saint am[our] du beau, du vrai, le culte sacré de l'art n'[a] jamais réchauffé votre âme de marchand; c'[est] que vous n'avez jamais plané dans les sphèr[es] élevées du génie, ou hanté les régions tra[n]quilles de la science; — c'est que vous écriv[ez] avec la main toujours, avec le cœur jamais.

C'est que vous ne rêvez pas le Panthéon ap[rès] votre mort, mais la Bourse pendant votre vie.

C'est aussi pour cela que, dans le temple [de] l'Immortalité, vous n'aurez jamais la puissan[ce] de faire abattre ou élever les statues des hom[-] mes que vous ne pouvez ni servir par v[os] éloges, ni dénigrer par votre blâme.

ALT. MORAND.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, quai des Augustins, 55.